

**Léonne.
Avec deux n.**

Philippe Masteau

Philippe Masteau

Léonne. Avec deux n.

© Philippe Masteau, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8432-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Province de L'Ontario 1929

La neige s'étendait à perte de vue. La température tournait autour de -15, mais la toque de raton laveur et la lourde pelisse en peau de phoque protégeaient du froid la conductrice du traîneau.

« *Jérusalem !* » hurla-t-elle, et les chiens, pourtant épuisés, se remirent à tirer avec vigueur. Petite femme sèche tout en nerf, elle poussait en même temps pour les aider, bien que la fatigue la submergeât également.

Rien ne pouvait l'arrêter, sa foi la rendait invincible. Elle était religieuse et revenait d'une de ses tournées habituelles de conversion, dans la région des Grands Lacs.

Les chiens appréciaient ses efforts, la reconnaissance se lisait dans leurs regards. Ils étaient au nombre de huit, emmenés par leur chef attelé en tête, une bête énorme au pelage noir et aux yeux bleus. Une oreille, arrachée lors d'un combat avec un loup, lui donnait un air encore plus redoutable. À son adoption, la religieuse l'avait nommé Lucifer, en mémoire d'un chien rencontré bien des années plus tôt.

« *Jérusalem !* » hurla-t-elle de nouveau, ce qui galvanisa l'attelage. C'était son cri de guerre ; les chiens adoraient. Lucifer se retourna une seconde et la regarda avec adoration.

Le périple durait depuis deux semaines, beaucoup trop long à cette saison, un gros péché d'orgueil, et les provisions s'étaient raréfiées trois jours plus tôt. Heureusement, le Seigneur, dans son infinie bonté, avait mis sur sa route un caribou, qu'elle avait blessé d'un coup de fusil à 300 cent mètres, avant de l'achever d'une balle dans le cœur avec son Colt Frontier, toujours glissé dans sa ceinture. Les chiens s'étaient régalés en dévorant les entrailles ; ils le méritaient bien.

“Le chemin du bossu”, une suite d'énormes rochers, formant un long passage entre deux collines, fut bientôt en vue et elle remercia le Tout-Puissant de l'avoir

de nouveau guidé dans la bonne direction ; elle voyageait à l'instinct, la foi était sa boussole. La mission de sa congrégation ne serait ensuite qu'à quatre heures de traîneaux : une promenade après cette longue randonnée.

Le sachant, les chiens se mirent à tirer comme des forcenés en pensant à la paille et aux gamelles chaudes qui les attendaient à destination. L'attelage bondit en avant, prit de la vitesse dans une descente, ce qui la fit ressauter sur le bout des patins.

Le ciel était d'un bleu profond ; le soleil éclatait sur le tapis de neige. L'œuvre du Seigneur dans toute sa magnificence. Quelle beauté offerte aux yeux !

« *Merci mon Dieu, pour tous ces dons.* » murmura-t-elle, avant d'entonner un Magnificat à tue-tête. Ce fut alors qu'avant de s'engouffrer dans le passage, Lucifer ralentit soudain le traîneau. Que lui arrivait-il ?! L'ordre fusa, rageur : « *Par le sang du christ ! Go!* », et le chien repartit de l'avant !

Surtout ne jamais se laisser dominer par un mâle, humain ou animal ! Elle n'avait de compte à rendre qu'à son Créateur : tel était son credo. Curés et évêques, c'était du pareil au même ! Le pape ne l'aurait pas non plus impressionné.

Le chien avait cependant flairé le danger, car l'attelage se trouvait au milieu du passage quand des coups de feu claquèrent ! De trois armes différentes, nota-t-elle, ayant l'oreille pour tout ce qui concernait la poudre.

Une balle érafla sa toque, une autre perfora la manche de sa pelisse, et la troisième s'écrasa sur la poignée d'un sabre, souvenir de famille, qu'elle portait ficelée dans son dos. Une arme qui lui avait servi à maintes occasions pour se défendre contre des animaux ou des malfaisants.

Cette fois-ci, le sabre sauva sa vie, car sa nuque aurait autrement été brisée.

Dieu veillait sur elle, souhaitant la voir continuer à se battre pour son œuvre. Ce devait être un coup des marchands d'alcool, qui échangeaient leur gnôle frelatée aux Indiens micmacs contre des fourrures. Elle était leur pire ennemie. Récemment, elle avait puni l'un d'eux en le forçant à vider une des nombreuses bouteilles destinées à une tribu. Le canon du Colt posé sur sa tempe, il avait bu jusqu'à la dernière goutte avant de tomber raide mort, preuve de la nocivité de sa marchandise.

« *Sales parpailots !* » grogna-t-elle en appuyant sur le frein du traineau à la sortie du passage, hors de vue de ses adversaires ; les comptes devaient se régler dans l'instant.

« *Wait !* » lança-t-elle à Lucifer, tout en tirant un fusil à lunettes de son fourreau de protection. L'arme, un Mauser de toute beauté, offert sur son lit de mort par un vieil ami trappeur, se trouvait toujours à portée de sa main, même durant les courses.

Ne prenant pas le temps de souffler, elle se lança aussitôt à escalader un gros rocher recouvert de neige en s'enfonçant parfois à mi-cuisse dans la poudreuse ; une progression dangereuse à cause de trous dissimulés, mais le choix appartenait à Dieu de l'épargner ou non.

Sa fatigue s'était envolée, de se venger lui donnait des ailes. Un sentiment loin d'être chrétien, elle en était consciente, et un tour de vis à son cilice en fil de fer, lui enserrant le torse à même la peau, serait requis pour purifier son âme ; punition corporelle évidemment suivie d'une bonne confession.

Elle arriva au sommet à bout de souffle, s'allongea dans la neige et regarda en contrebas. Trois hommes étaient en train de se disputer, se rejetant mutuellement la faute de l'exécution manquée. Ils se trouvaient à bonne distance, mais la lunette du fusil les rendait si proches qu'elle eut l'impression de pouvoir les toucher du bout des doigts.

L'idée ne les avait pas même effleurés qu'elle était capable de contre-attaquer, pauvres d'esprit qu'ils étaient. Il est vrai que de se faire tirer dessus vous donnait plutôt l'envie de décamper, mais elle réagissait différemment des autres, ce qui l'avait sauvée à maintes reprises.

Ils brassaient l'air avec leurs bras, trois pantins gesticulant au bout de leur ficelle, et elle se savait sans l'ombre d'un doute le centre de leur dispute, car l'exclamation « *Bloody witch !* », rapportée par l'écho, ponctuait leurs cris courroucés ; c'était le surnom dont l'affublaient les pécheurs de l'Ontario. Au Québec, les impies français l'appelaient « *maudite sorcière !* », ce qui revenait au même. Des malotrus, rien de moins.

Elle les reconnut aussitôt, une sale engeance croisée durant ses pérégrinations. Des anglicans, les pires. Bien qu'ils fussent des créatures de Dieu, elle les exécrait. Cette terre ne s'en porterait que mieux sans leur présence.

Le fusil se trouvant être toujours armé, la sécurité levée, elle prit un visage pour cible, pressa presque simultanément la détente, et la tête explosa.

Après avoir réarmé en une fraction de seconde, elle tira cette fois-ci dans la bouche grande ouverte de stupéfaction d'un autre de ses adversaires. La balle sortit à l'arrière de la tête de l'infortuné païen dans une gerbe de sang.

Pris de panique, le troisième homme s'élança dans la neige en direction d'un petit bois de séquoias, situé à une vingtaine de mètres, et elle le laissa faire après avoir réarmé le Mauser. Un petit plaisir, elle en avait si peu.

L'homme était presque arrivé en sécurité quand elle épaula et tira, le faisant roulé-boulé dans la neige, la colonne vertébrale brisée. Le laissant en vie pour quelques instants, elle lui donnait ainsi la possibilité de réciter quelques prières afin de demander pardon à son créateur. En profiterait-il ? Rien n'était moins sûr.

Malgré tout, une bonne action, qui atténuait ses péchés précédents, et après tout, peut-être ne serrerait-elle pas un peu plus son cilice, qui la faisait déjà beaucoup souffrir.

Prudente, elle resta tapie, balaya les environs, l'œil rivé à sa lunette, au cas où un autre adversaire se serait tenu en embuscade. Bien qu'improbable, un quatrième homme pouvait rester planquer dans le coin.

Après une vingtaine de minutes d'observation, le temps d'égrener de tête un chapelet, elle se releva sans hésiter, convaincue qu'ils n'avaient été que trois ; le nombre d'attelages, parqués à quelques distances, penchait en cette faveur. Leurs chiens gardaient un silence de mort, comme s'ils se savaient avoir perdu leur maître.

Le fusil par prudence braqué en avant, prêt à faire feu, elle descendit la crête et se rendit auprès des corps pour les fouiller.

Ceux-ci soulagés de leur valeur, elle rejoignit ensuite les attelages afin de s'assurer de l'état des chiens. Ils avaient été mal traités, elle le constata au premier coup d'œil. Rien d'étonnant, en sachant qui avaient été leurs maîtres. Quand on n'avait aucun respect pour l'être humain, comment aurait-on pu en avoir pour ses propres animaux ? Pauvres bêtes ! Elle allait les requinquer avant de les revendre à de bonnes personnes, elle y veillerait. Désormais, les attelages lui appartenaient, c'était la loi du Nord, et l'argent récolté servirait à acheter des vivres pour les micmacs, qui souffraient tant de l'exploitation des

trafiquants. Quant aux cadavres, les loups s'en occuperaient.

Elle laissa les chiens de tête renifler sa main, et les sut soumis à sa personne en les voyant s'asseoir et baisser la tête. Lucifer n'aurait pas besoin de leur faire la leçon.

Comme par hasard, son chien se rappela soudain à son souvenir en se mettant à hurler, inquiet. Une longue plainte qui déchira le silence et la fit sourire. Pire qu'un mari, celui-là !

Un traîneau contenait des dames-jeannes remplies d'alcool, et elle les brisa en chantant à tue-tête un "*Gloria in excelsis Deo*".

Elle se sentait de bonne humeur, satisfaite du moment. Aucun regret ne la tourmentait à propos des trois morts, se sachant avoir été l'instrument de Dieu.

Ses parents défunts devaient être si fiers d'elle, là-haut, à la regarder combattre le mal sans répit. Elle eut une pensée pour eux ; ils s'étaient tous tant aimés ...

I

Gâtine de Parthenay France

1887

« *Rosine, j'en peux plus !* » gémit Gaston.

Rosine était embêtée. Gaston n'avait pas l'air bien du tout. Sous le chapeau noir à larges bords le protégeant de la bruine, son visage reflétait une grande souffrance. Jusqu'à sa grosse moustache noire, qui perdait de son lustre à vue d'œil.

Pour soulager sa peine, il en venait à marcher sur la pointe de ses sabots.

« *Faut qu'on le fasse, Rosine !* »

En ce dimanche 6 novembre 1887, la nuit allait tomber, et ils retournaient chez les parents de Rosine à Saint-Pardoux, après avoir été danser à un bal à Vouhé. Rosine s'était pourtant occupée de Gaston dans un coin tranquille à l'allée, vite fait bien fait jeux de mains jeux de vilain pour le soulager, mais cet expédient ne suffisait plus.

Et s'il tombait malade ? Oh, mon Dieu, le mariage était prévu dans trois semaines, le dimanche 27 novembre ! Les frais pour la cérémonie étaient déjà engagés, le curé retenu, les bagues en métal argenté choisies !

Toutefois, un mariage n'était pas une exposition universelle, et il était possible de le repousser pour des raisons exceptionnelles. Tout le monde comprendrait.

Franchement, Rosine aurait préféré attendre les beaux jours, comme ceux du mois de mai ; de se marier fin novembre n'était pas vraiment folichon, avec le ciel toujours plombé, mais Gaston n'avait rien voulu savoir ! Il s'était presque mis en colère !

« *Moi, je m'en fiche du soleil ! Je peux plus attendre !* »

Un homme têtu, qui savait ce qu'il voulait, et faire son affaire à Rosine se trouvait en haut de sa liste. Dans le fond, elle devait avouer que ça la tardait

également...

*

Ils s'étaient rencontrés lors d'une veillée à Soutiers, en juin 1886, un an et demi plus tôt. Gaston, à 21 ans, venait d'effectuer 3 années de service militaire chez les pontonniers, et se destinait au métier de forgeron. Une tradition dans sa famille, qui les voyait tous battre le fer.

De son côté, Rosine, considérée comme la plus belle fille du canton, caracolait avec prétention vers ses 18 ans. Petite couturière dans un atelier à Saint-Pardoux, elle avait parlé pendant un temps de monter à Paris pour faire des ménages, mais sa mère, qui s'y était risquée par le passé, l'en avait dissuadé en connaissant, à juste raison, les dangers de la capitale.

Il est vrai que Rosine, belle comme elle était, n'aurait pas manqué d'attirer moult prédateurs et risqué de finir par arpenter le pavé, et pas pour distribuer des bulletins paroissiaux.

Qu'elle fût attirée par la Ville lumière n'avait rien d'étonnant pour la simple raison qu'elle y avait été conçue. Bonniche chez des bourgeois à Paris, sa mère s'était laissée aller avec le fils de la maison, et enceinte et virée sans ménagement, car les riches n'aimaient pas les mélanges de classe, même à la messe leurs sièges se trouvaient à part, était vite revenue à Saint-Pardoux pour épouser en catastrophe un garçon de ferme, devenu ensuite fermier. Bien entendu, en essayant de cacher son forfait.

Mais Rosine était née six mois et demi après le mariage, pétante de santé, avec de bonnes grosses joues rouges, pas chiffonnées comme auraient dû l'être celles d'un bébé prématuré, et personne, même parmi ses proches, n'avait cru aux explications de sa dépravée de mère, à propos d'une méchante chute dans un escalier qui aurait déclenché cet accouchement avant l'heure.

Au lavoir, les commères s'en étaient gaussées : chute, il y avait effectivement eu, mais sur quelque chose de pointu !

La faute maternelle s'était confirmée durant la croissance de Rosine. Déjà bien plus grande et élancée que les filles de son âge, son visage avenant au teint clair, surmonté d'une masse de cheveux blonds coiffés en chignon, la différenciait de façon saisissante de ses camarades, à la peau mate et aux cheveux noirs, ces dernières se trouvant être de surcroît plus rondes et au ras des pâquerettes.